

Table des matières

I.	En quête d'une demeure paisible	9
II.	Visite du château	13
III.	Autre soirée à Ben Klibreck Inn	19
IV.	Prise de possession et retour à Newbury	23
V.	À Newbury	27
VI.	À Deathstrike	33
VII.	Vie de château	35
VIII.	Détour par Ben Klibreck Inn Et ce qui s'ensuivit	39
IX.	Une visite et premières promenades	45
X.	La septième promenade et l'énigme de Glenn Fiag	49
XI.	Chez le frère Paphnuce	53
XII.	Le serpent	55
XIII.	Rumpe Amice... ..	57
XIV.	Au commencement, Dieu créa... ..	61
XV.	Dieu dit encore... ..	67
XVI.	Et Dieu dit encore... ..	73
XVII.	Il dit ensuite: « Faisons l'homme... »	77

XXVIII.	« Faisons l’homme... »	89
XIX.	Vers un printemps précoce et une visite annoncée	99
XX.	Il répandit sur son visage un souffle de vie...	101
XXI.	De la transmission des émotions	109
XXII.	Or le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin délicieux dans lequel il mit l’homme...	113
XXIII.	Printemps	121
XXIV.	Ne mangez point du fruit de l’arbre de la science du bien et du mal...	127
XXV.	Un amour infernal, céleste, paradisiaque et consolant	135
XXVI.	Adam appela tous les animaux d’un nom qui leur était propre	137
XXVII.	Arrivée de Mrs Gallway et de sa fille Nancy	143
XXVIII.	Or Adam connut Ève...	147
XXIX.	La gloire de Deathstrike ou l’inéluctable	157
	Postambule	167

I

En quête d'une demeure paisible

Dix ans après que Mr Crosby, changé en fantôme, eut vécu ses dernières années en compagnie de son confrère Straggler au château de Deathstrike¹, dans le fin fond des Highlands, la sombre bâtisse établie au sud-est du chenal de North Minch était à nouveau déserte. La région en fut satisfaite car aux siècles précédents le lieu avait eu la plus détestable des réputations.

Néanmoins, les autorités du comté de Ledmore disputèrent bientôt du prix auquel il convenait de se défaire de l'encombrant tas de cailloux. Toujours il y en avait pour penser que ce n'était pas assez de 30000 £. Au fil du temps les murailles, les toitures se détérioraient : on s'accorda sur 20000 £, afin de n'avoir pas à régler des années encore les frais de réparation, notamment ceux qu'exigeait la courtine nord qui menaçait de s'effondrer. Une fois lancées les annonces dans les

1. Concernant le château de Deathstrike et le destin de Mr Crosby, le lecteur trouvera les éclaircissements utiles dans le *Postambule* à ces *Mémoires* (p. 167).

revues spécialisées et sur la *toile*, il fallut en convenir, les acheteurs ne se précipitaient pas en direction de l'Écosse. Les photographies de murailles à demi éboulées sur fonds de ciels tourmentés refroidissaient-elles les ardeurs des potentiels châtelains ?

Quant à moi, j'avais été mis à la retraite par le Collège où j'avais enseigné la littérature et la civilisation françaises durant près de quarante ans avec pour satisfaction de n'avoir point trop ennuyé mes étudiants et, pour quelques-uns, de leur avoir suffisamment appris la langue de Voltaire pour qu'ils rentrent épouvantés de chacun de leurs voyages en France. La plupart, néanmoins, revenaient enchantés des joyeuses foutraqueries des champs et des bois, émerveillés d'avoir goûté les vins des multiples terroirs, soulagés enfin d'avoir pu entrer dans les *sanisettes* parisiennes munis du procédé qui leur avait permis de n'y pas rester enfermés jusqu'à leur dernière heure.

Ayant par ailleurs toujours vécu selon les règles d'une austérité consentie, je me trouvais à la tête d'une somme rondelette (elle porte généralement le nom d'« économies ») qui devait me permettre de vivre le reste de mon âge dans un endroit paisible, loin de la rumeur d'un monde qui chaque jour me devenait plus illisible. C'est ainsi que mon sang ne fit qu'un tour à la lecture de l'avis de mise en vente du château de Deathstrike. Au volant de *Milady* – une Austin des années soixante, véhicule à vocation d'éternité – je pris la direction des Highlands.

Par une lumineuse journée de printemps, j'arrivai au pied du Mont Ben Klibreck avant la tombée de la nuit, y découvrant, au cœur d'un hameau perdu¹, la *Ben*

1. Le professeur Orpington est ici à près de 100 miles de Deathstrike (rappelons qu'un mile équivaut à 1,61 km). S'il a voulu se rendre dans ce hameau, c'est qu'il n'y est pas entièrement

*Klibreck Inn*¹, admirable auberge où patron et patronne, clientèle, serviteurs et familiers se montrèrent d'emblée souriants et chaleureux, très satisfaits me sembla-t-il de voir chez eux un visiteur qui ne leur donnât pas le sentiment déprimant d'être pris pour des *culs terreux*, selon l'expression fréquemment utilisée Outre-Manche. On m'y abreuva d'un suave whisky d'âge antédiluvien et à l'évidence distillé par des mains expertes.

C'est l'esprit lucide et le corps dispos que, le lendemain matin, je gagnai les collines, puis le surplomb rocheux où se profilait l'impressionnant monument dont je souhaitais devenir le propriétaire.

un étranger, car y mourut autrefois l'un de ses oncles, dernier descendant de la branche écossaise de sa famille. *Note du Trad.*

1. Ainsi nommée parce que de ses fenêtres on aperçoit le Mont Ben Klibreck (alt. 961 m).

II

Visite du château

Mon cœur battait tambour comme avant la bataille, mais je sus calmer cette houle intérieure propre à me faire perdre le sens des réalités comme de mes capacités financières.

Aux premiers lacets de l'étroit chemin bordé de rochers je vis que la pente était raide et balayée par de sauvages coups de vent. Des touffes d'herbes grises tentaient de survivre accrochées à la terre caillouteuse. Je laissai *Milady* à cinquante mètres en contrebas, sur une étroite plate-forme, et j'entrepris de monter à pied. La voie était semée de silex. Les vents coléreux tournoyaient. Diverses décisions se prenaient en mon for intérieur sans que j'y prisse garde. Ma veste et mon gilet me protégeaient mal, mais une joie mêlée d'intense curiosité m'habitait désormais. J'atteignis le premier, puis le second des plateaux qui précédaient l'ultime raidillon et levai les yeux vers l'imposante construction assise sur la falaise. Les dentelures de la muraille, les créneaux inscrits dans le ciel comme des mâchoires prêtes à dévorer les nuages, les tours de guet posées sur l'affût

des chemins de ronde, les enceintes, les mâchicoulis, les hauts murs peuplés de meurtrières, les corbeaux enfoncés dans de titaniques maçonneries, les glacis infranchissables, les restes du pont-levis... formaient tout un appareil de protection autour du donjon. Cette vision, au milieu d'un chahut de nuées se poursuivant comme régiments de cavalerie dans la bataille, me remplit d'un surcroît d'enthousiasme. Posant le pied sur les planches du pont-levis (de véritables poutres), je ne tardai pas à jubiler car le ciel fut secoué de spasmes laiteux qu'accompagnaient les canonnades d'un tonnerre de tous les diables. Au comble du bonheur j'ouvris le guichet ménagé dans le portail qu'à maintes reprises assiégeants et assaillants avaient en vain tenté de défoncer à coups de bélier.

À peine entré, je compris que je n'étais pas seul. Au fenestron de la conciergerie était apparu un visage de femme encadré d'une chevelure blonde tirant sur le roux, divisée en deux bandeaux, à la Récamier. J'eus une mimique de dépit aussitôt contenue. La demoiselle sortit et vint à ma rencontre, me tendant une main que je serrai négligemment.

« Bonjour Monsieur. Mon nom est Ophelia Mc Callahan, et vous me voyez désolée... »

— Je suis le Professeur Edmund Orpington, pour vous servir Mademoiselle... mais pourquoi donc êtes-vous désolée ?

— J'ai cru comprendre que vous ne vous attendiez pas à une présence humaine en ces lieux...

— Pour être tout à fait franc avec vous, Mademoiselle, oui, j'ai été surpris car je pensais effectuer cette visite seul... Voyez-vous, j'attache un grand prix à des choses comme le silence, la solitude, le surgissement des images, la rêverie...

— Monsieur le professeur, rassurez-vous, je vais vous laisser, mais j'ai le devoir de vous mettre en garde

contre les dangers que dissimulent ces murs. La municipalité m'a confié cette tâche car nous avons eu à regretter plusieurs accidents et la disparition d'une personne qui n'a jamais été retrouvée... »

Les périls étaient principalement la pierre basculante située sous la poterne, les marches descellées du colimaçon permettant d'atteindre le haut du donjon, les poutres vermoulues soutenant divers planchers, le déplorable état de certaines parties du chemin de ronde... Je devais donc me montrer d'une extrême prudence. Miss Mc Callahan ajouta, non sans une nuance d'effroi dans la voix, que certains meubles dépareillés, laissés ici ou là au hasard des salles que les voleurs n'avaient pas visitées, dataient de « l'époque des fantômes Straggler and Crosby », comme si elle eût dit qu'ils avaient été la propriété de Jack l'Éventreur.

Comme je m'étonnais qu'elle pût croire à ces apparitions, fruit de l'imagination d'un écrivain français quelque peu naïf ou farceur¹, elle me répondit scandalisée: « Monsieur, tout le monde est d'avis qu'ils ont existé, et puisqu'ils ont disparu un jour... ou une nuit, personne ne sait s'ils n'auront pas l'idée de revenir.

— Mais vous, Mademoiselle, vous qui avez sans doute étudié dans une excellente école, auriez-vous oublié le passage du Siècle-des-Lumières, l'avènement de la Raison et les écrits de notre Jeremy Bentham, lesquels démontrant que la recherche du bonheur d'autrui reste l'un des plus hauts plaisirs de l'esprit et du cœur, on en conclut par la simple logique que vos fantômes ne pouvaient souhaiter vous nuire d'aucune façon?

— Pardonnez-moi, Monsieur Orpington... ce que je n'ai pu oublier c'était ce soir où... – j'avais alors cinq ou six ans, il n'y a de cela que vingt ans par conséquent –, ce soir où je rentrais de promenade avec ma

1. Voir le Postambule.

grand-mère Kate... La nuit tombait, nous n'étions qu'à peu de distance de la maison, et ils sont apparus... ils se tenaient par les épaules, secouaient leurs robes blanches et poussaient des hurlements de loups en nous faisant d'atroces grimaces... Quelle peur nous avons eue! Ou plutôt... quelle terreur! Nous sommes rentrées en courant, avons tiré les verrous, fermé les serrures et mis la barre de sécurité. Longtemps nous les avons entendus rire d'une manière satanique...

— Sarcastique, voulez-vous dire?

— Non, Monsieur, satanique! Ces deux-là sortaient de l'enfer! Ma grand-mère, qui n'ignorait rien des choses de la religion, me l'a confirmé bien des fois.

— Ah, je vois... Vous devez avoir raison. Ont-ils reparu dans les environs?

— Je ne crois pas, Monsieur... Mais si cela devait arriver, que Dieu nous vienne en aide! »

Je pris la mine songeuse de qui sonde les mystères des hauteurs et des profondeurs, puis manifestai mon désir de commencer la visite. Miss Mc Callahan m'avisa d'un dernier danger, celui que représentait certaine pierre susceptible de basculer et située à gauche de la porte de la salle des gardes: on supposait que celui ou celle qui avait la malchance d'y poser les pieds risquait de disparaître pour toujours dans des sortes d'oubliettes qui peut-être menaient à des cachots inaccessibles, ou même à des abysses où des animaux marins affamés se chargeaient de ses funérailles. Miss Mac Callahan s'était jetée sur mes talons pour me la bien faire voir.

Après la poterne, le départ d'escalier débouchait sur un lieu obscur, quelque chose comme d'immenses communs où l'on trouvait les cuisines, les resserres, les logements de la domesticité civile et quelques salles plus étroites où l'on devait dépouiller toutes sortes de venaisons et faire bouillir l'huile et le suif que l'on déverserait sur la tête des assaillants. Il régnait dans ces

salles une humidité et un froid implacables. Je ne m'y attardai pas.

Des archères, minces ouvertures pratiquées tardivement, éclairaient les marches et les murs de forme circulaire. Je grimpai jusqu'à un palier sur lequel s'ouvraient deux belles salles: l'une, sans aucun doute, était la salle des gardes dont la monumentale cheminée occupait le fond, et l'autre, équipée d'une cheminée plus modeste, le dortoir ou le réfectoire des hommes de troupe. Dans cette dernière, une solide et antique table et deux sièges boiteux m'invitaient à m'installer. Je pris soudain conscience de ce fait: ma décision d'entrer en possession du château était prise, ou plutôt s'était prise en mon for intérieur (lieu que je ne connaissais qu'approximativement), et cela sans que la moindre opposition consciente ou inconsciente s'y fût manifestée.

L'étage du dessus me réserva des plaisirs plus vifs. L'escalier en hélice s'éclairait davantage grâce aux meurtrières et à de nombreuses fenêtres à meneaux d'une charmante élégance. Plusieurs salles de dimensions petites et moyennes étaient ici desservies par des corridors, des escaliers disposés en étoile... Beaucoup comportaient aussi une cheminée: elles pouvaient donc être chauffées à peu de frais. Meublées, elles deviendraient des chambres, des bureaux, des salons de repos et de musique, des salles de jeux, de gracieuses et intimes salles-à-manger... Déjà je me voyais en possession du château.

C'est dans un état que l'on dit second (sans doute en raison de l'effet décevant que suscite tout état premier) que j'atteignis l'étage supérieur, celui des greniers, mansardes, combles et galetas, un dédale inextricable qui, par des ouvertures situées à intervalles réguliers, donnait sur le chemin de ronde supérieur couvert d'une toiture ravaudée par endroits, ouvert à tous vents ailleurs. Je contemplai au loin, collines et falaises,

les eaux brillantes d'Eddrachillis Bay, et ne m'aventurai que de dix pas, la muraille me paraissant branlante ou grande ouverte sur des à-pics vertigineux.

Descendant le grand escalier je me retrouvai au niveau de la poterne d'entrée. Là, quelque peu anxieuse me sembla-t-il, la gardienne des lieux m'accueillit d'un sonore: « Alors, Monsieur le professeur, qu'en dites-vous? » Je lui fis part de ma satisfaction et le sourire qu'elle m'adressa en retour m'apprit qu'elle eût été fort chagrinée d'un avis contraire.

« Il y a encore le donjon, Monsieur... et aussi des dépendances et des caves qu'il est intéressant de connaître, croyez-moi. »

Je remis à plus tard la dernière partie de l'exploration, suggérant à la jeune fille de rentrer au village. Je lui proposai de profiter de mon automobile, mais elle avait la sienne, garée au pied du château. C'est donc en convoi que nous rejoignîmes *Ben Klibreck Inn*. Je lui proposai de boire quelque chose en ma compagnie. Elle s'y refusa avec amabilité et, avant de me quitter, penchée à la portière, me posa la question qui la tarabustait:

« Dites-moi, Monsieur, puisqu'il vous plaît, ce château... avez-vous l'intention de l'acheter? »

— Il me semble que oui, Miss Mc Callahan, et j'ai très envie d'y habiter! »

Un sourire grand comme le ciel de l'Écosse illumina son visage et elle prit le chemin de chez elle.

III

Autre soirée à Ben Klibreck Inn

La fin de l'après-midi approchait. À mon entrée tous les yeux se tournèrent de mon côté et les rires s'estompèrent: il n'avait échappé à personne que la jeune fille aux cheveux de feu était descendue de sa voiture pour me parler. Le patron m'accueillit:

« Venez, venez, Monsieur le professeur! Mesdames et messieurs, voici le Professeur Edmund Orpington, qui nous arrive du Collège de Reading et de la commune de Newbury, où il demeure en ce moment. Approchez-vous... la maison vous offre à boire... Que prendrez-vous? Un whisky de nos collines? »

Vingt voix s'élevèrent pour vanter les mérites de telle ou telle distillerie, chacune chargée d'un glorieux passé et d'un nom célébré dans les meilleurs bars des cinq continents. On m'encouragea de toutes parts, je crus devoir ne rien refuser de ce qu'on m'offrit.

Des applaudissements traduisirent l'approbation des connaisseurs, et, à l'évidence, il m'allait falloir rembourser les fabuleux breuvages par un récit circonstancié, plus attendu semblait-il que la pluie sur le sable du

désert. J'étais perché sur un tabouret, face à un public d'hommes et de femmes serrés jusque sur la galerie supérieure. Porter des santés à l'Écosse, à ses collines venteuses, à ses averses rafraîchissantes, à ses brouillards impénétrables, à ses habitants valeureux... fit monter la chaleur ambiante de plusieurs degrés Celsius. On chanta la louange du premier Londonien souriant qu'on eût vu en ces parages depuis les temps des Pictes et de la prédication de saint Colomba. À peine bues les premières gorgées, les questions fusèrent :

« Monsieur le professeur, on dit que vous avez passé la journée dans les ruines de Deathstrike castle... qu'en avez-vous pensé ?

« Le bruit court que vous portez de l'intérêt à ce tas de pierres datant du règne de Kenneth Mc Alpin... serait-ce une blague à la manière de ces plaisantins de Dundee et d'Aberdeen ?

« J'ai entendu dire, Professeur Orpington, que vous auriez l'intention de vous établir dans notre région avec toute votre famille... Si c'est vrai, sachez que nous, les habitants des collines de Kinlochbervie, d'Ullapool, de Lochinver, et de Laing à Golspie, serons enchantés de vous accueillir et de vous prêter main-forte !

« Qu'enseignez-vous, Monsieur le professeur ? Souhaitez-vous faire bénéficier de vos connaissances les enfants de nos collines et de nos vallées ?

« Aimez-vous le rugby, Monsieur ? Pourriez-vous entraîner nos jeunes gens qui en auraient grand besoin ? Nous avons encore reçu la cuillère de bois au tournoi de l'année dernière et mourons de honte ! »

Sous ces rafales, je levai les bras. Une sorte de silence se fit. Je confessai avoir éprouvé un irrésistible choc émotionnel à la vue du château perché sur sa falaise, résistant à tous les vents, et que le lieu m'ayant séduit je souhaitais m'entendre avec les autorités locales sur un prix d'achat convenant à tous...

Mes intentions furent approuvées par des vivats et des applaudissements. Je compris que l'on n'était pas fâché, dans les *glens*¹ des environs, de la réduction des impôts et des frais d'entretien qu'entraînerait *ipso facto* mon installation à Deathstrike. Une rumeur d'affliction traversa l'épais rideau de fumée lorsque j'annonçai que, si l'affaire se concluait, je vivrais seul au château, mon épouse, la regrettée Leslie Orpington, s'étant éteinte il y avait de cela quelques années, ma fille Bridget vivant en Australie et Lebbeus, mon fils astronaute, étant sur le point de décoller pour la lune de la base de Cap Canaveral.

On trinqua à l'heureuse destinée de mes enfants, puis m'assura qu'on ne me laisserait pas mourir d'enfui ni de faim entre mes vieux murs. Je répondis à ces généreuses intentions que les murs de Deathstrike me paraissaient encore en assez bon état pour m'abriter toute l'année, et qu'au besoin je ferais appel aux artisans de la région pour améliorer mon confort. Je ne pensais pas y rencontrer les fantômes Straggler and Crosby, morts de broncho-pneumonie ou de la goutte, et non plus y fonder une école de rugby, ma faible constitution et mes recherches m'ayant toujours tenu à l'écart des terrains de sport. En revanche, si des enfants, des jeunes gens comme des personnes d'âge mûr désiraient se perfectionner dans la connaissance du français, du latin, du grec, de l'espagnol, du portugais et aussi de la science pataphysique, laquelle conduit à l'apprentissage du rire selon une sûre méthode et, par voie de conséquence, à une forme de bonheur encore envisageable en Écosse, eh bien, c'était entendu, je les recevrais avec amitié. Mon verre s'était rempli à de nombreuses reprises durant cet échange de propos.

1. Étroites vallées où coule une rivière, situées principalement dans le nord de l'Écosse.

Je fus chaudement remercié. Une discussion acharnée s'engagea sur la nécessité ou non de s'initier à la science pataphysique, laquelle ne concerne que de très loin l'élevage des moutons, la chasse au sanglier et le maltage des grains d'orge. J'apaisai la controverse en présentant l'imparable définition que donne de ladite science le docteur Faustroll, natif de Circassie: « Science de ce qui se surajoute à la métaphysique, soit en elle-même, soit hors d'elle-même, s'étendant aussi loin au-delà de celle-ci que celle-ci au-delà de la physique... Science des solutions imaginaires, qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité. » Des hourras firent écho à ces concepts imparables, tant il est vrai que parvenu à un certain degré d'alcoolisation, l'être humain est en mesure de comprendre l'incompréhensible, à moins qu'il ne dépasse ne serait-ce que d'un quart de pinte la dose prescrite, auquel cas il ne comprend plus rien à rien. L'un, qui avait bu plus que ne l'y autorisait sa capacité, apporta sa conclusion personnelle, assez peu liée aux rigueurs de la science: « Le docteur Faustroll mérite d'être soigné! » Quand je lui eus certifié que cette sublime définition était bien sortie du cerveau d'un écrivain français, avant de s'écrouler au pied du comptoir il mit fin au débat en ces termes: « Pas étonnant que nous ayons tant de mal à les battre, ces démons de *Froggies*! C'est à se demander s'ils n'ont pas inventé le ballon ovale! » Les salves de rires durent atteindre les remparts du château ruiné... Ma péroraison consista en un bredouillage nébuleux, avant que je n'entonne avec toute la salle l'émouvant *Flowers of Scotland* (quoiqu'Anglais d'Angleterre, ce chant m'a toujours mis au bord des larmes), puis ne m'écroule du haut de mon tabouret sans plus me souvenir de rien.